

Les figures d'Ibiza

Walter Benjamin. Une vie dans les textes de Bruno Tackels. Actes Sud, 2009, 839 p.

Rêves de Walter Benjamin. Édité et postfacé par Burkhardt Lindner. Traduit de l'allemand par Christophe David; Le Promeneur, 2009, 155 p.

Expérience et pauvreté. Walter Benjamin à Ibiza (1932-1933) de Vicente Valero. Le Rouergue Chambon, 2003, 189 p.

Georges Leroux

Numéro 228, septembre–octobre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1951ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leroux, G. (2009). Les figures d'Ibiza / *Walter Benjamin. Une vie dans les textes* de Bruno Tackels. Actes Sud, 2009, 839 p. / *Rêves* de Walter Benjamin. Édité et postfacé par Burkhardt Lindner. Traduit de l'allemand par Christophe David; Le Promeneur, 2009, 155 p. / *Expérience et pauvreté. Walter Benjamin à Ibiza (1932-1933)* de Vicente Valero. Le Rouergue Chambon, 2003, 189 p. *Spirale*, (228), 78–80.

Les figures d'Ibiza

WALTER BENJAMIN. UNE VIE DANS LES TEXTES de Bruno Tackels

Actes Sud, 2009, 839 p.

RÊVES de Walter Benjamin

Édité et postfacé par Burkhardt Lindner. Traduit de l'allemand par Christophe David ; Le Promeneur, 2009, 155 p.

EXPÉRIENCE ET PAUVRETÉ. WALTER BENJAMIN À IBIZA (1932-1933) de Vicente Valero

Le Rouergue Chambon, 2003, 189 p.

par GEORGES LEROUX

Dans son essai sur les séjours de Walter Benjamin sur l'île d'Ibiza en 1932 et 1933, Vicente Valero a retracé, pas à pas, les derniers bonheurs de l'écrivain. L'énigme de ces bonheurs est qu'ils aient été possibles au bord du gouffre. Mis en fuite autant par le nazisme qui va bientôt promulguer les premiers décrets contre les juifs que par l'exclusion déjà si accablante qui bloque tout son travail d'écrivain, Benjamin va rencontrer sur l'île une galerie de personnages qui vont rejouer pour lui et avec lui le drame persistant de son ambivalence. Parce qu'ils préfigurent l'exil final et la mort sur le sentier des Pyrénées le 26 septembre 1940, ces deux séjours nous mettent en présence d'un écrivain traqué jusqu'à l'angoisse, mais qui, même alors qu'il pressent son destin ou peut-être précisément parce qu'il le pressent avec tant d'acuité, prend toutes les décisions qui vont le conduire à son accomplissement. Parler de préfiguration en rappelant ces souvenirs enfouis, que Benjamin a transformés dans un journal d'Ibiza et dans quelques récits issus directement de ses rencontres sur l'île, comme par exemple « Soir de départ », c'est prendre le risque de lire ces textes — et en particulier « Expérience et pauvreté », qui date du second séjour — comme l'expression des ruptures ultimes qui accompagnèrent ces semaines enchantées au sein même de la terreur. C'est aussi, au cœur de la biographie, aller à la rencontre du point versant où rien n'a plus d'importance.

Nous trouvons près de lui deux femmes, Olga Parem et Tote ten Cate, dont nous ne savons pas grand-chose, sinon qu'elles furent pour lui l'objet de passions impossi-

bles. On pourrait dire : comme toutes celles qui les avaient précédées. Dévoilée par Gershom Scholem dans son mémoire biographique, la relation avec Olga Parem présente ce parfum idéalisé qu'on peine à imaginer pour un intellectuel en déroute. Et pourtant, au cours de ces promenades en mer avec Frasquito, un pêcheur majorquin, Benjamin rêve encore de son passé. Peut-être retrouve-t-il chez Olga la fantaisie d'Asja Lacis, rencontrée à Capri en 1924 et elle aussi idéalisée dans son rôle de rédemptrice communiste d'une histoire dévastée. Comme à Asja, très rapidement Benjamin propose à Olga de l'épouser, ce qu'elle refusera, un refus qui pourrait avoir été l'occasion d'un premier projet de suicide, d'une première fissure. Comme avec Asja encore, à qui il va dédier *Sens unique*, Benjamin reprend ici l'écriture de son enfance, le bonheur étant toujours déjà enfoui derrière lui : « Benjamin, écrit Valero, comme s'il tentait de fuir le futur, semblait courir vers le passé, vers son propre passé. » C'est ce qu'il se prescrit à lui-même dans un court texte datant de cette époque, « Feuilles et souvenirs », qui accompagne à Ibiza la rédaction de *Enfance berlinoise*. Quant à Anna Maria Blaupot ten Cate, appelée Toet, une artiste hollandaise qu'il avait rencontrée à Paris en 1928 où il la retrouvera ensuite à l'automne 1933, il lui offre le récit autobiographique « Agesilaus Santander », où il reprend cette image de l'ange effrayé, mais placée au cœur d'un texte crypté et quasi indéchiffrable.

Exil et illusions

Comme le fait remarquer son plus récent biographe, Bruno Tackels, dont le travail retrace minutieuse-

ment la vie dans l'œuvre, le monde d'Ibiza accueillait déjà une communauté d'allemands exilés, en particulier le jeune Hans Jakob Noggerath, fils de Felix Noggerath que Benjamin connaissait depuis sa jeunesse. Avec lui, il entreprend plusieurs excursions pour recueillir les récits du folklore insulaire, une activité qu'on peut lire comme le « prolongement spirituel de ses collections de jouets et de livres anciens ». Il en retiendra certains dans ses propres histoires et fera d'un conteur de San Antonio le Don Rosello de sa *Suite d'Ibiza*. C'est à partir de cette collecte qu'il rédigera ensuite son grand essai « Le Narrateur ». Qu'attendait donc Benjamin de ce monde ancien, encore commandé par ses coutumes archaïques et ses rituels figés ? Que cherchait-il dans ce paysage austère, où s'agitait un lot de personnages solitaires et indépendants, comme le Français Jean Selz qui l'initia au hachich et qui fut son premier traducteur ? Le passé seul peut livrer l'image du futur, une injonction paradoxale qui semble engager tout son rapport à Ibiza : ce monde ancien, que n'avait pénétré aucun tourisme, se révélait à Benjamin comme l'image auratique de tout ce qui disparaissait et à quoi il devait dire adieu. Oscillant, comme si souvent dans son œuvre, entre l'épreuve de la nostalgie et l'exercice de l'utopie, il est hanté par l'obsession de la préfiguration : comment lire l'annonce de la catastrophe ? Est-il même possible d'en reconnaître les premiers signes ? Dans une lettre à Scholem, il écrivait : « ... le troisième Reich est un train qui ne démarre pas avant que tout le monde y soit monté. »

C'est ce qui fait écrire à Tackels que le premier séjour à Ibiza marque « le

véritable engagement de Benjamin dans l'exil ». Comme Bertolt Brecht, qu'il avait retrouvé dans le Midi de la France en 1931, il sait que l'effondrement est imminent. Le territoire de l'île est semé d'agents secrets du Reich et Benjamin commet même l'imprudence de confier plusieurs de ses écrits à Maximilian Verspohl, dont on apprendra ensuite qu'il a été nommé chef de section dans une brigade SS. Ainsi se joue ce ballet tragique où les bourreaux et les victimes dansent sur une île enchantée leur dernier tango. Dans sa candeur, mais encore une fois peut-être aussi dans une lucidité aussi aiguë que dramatique, Benjamin s'abandonne à ce rêve de pureté. Il suffit de relire les rêves retranscrits de cette période, et qu'on retrouve avec tous les autres dans le recueil préparé par Burkhardt Lindner, pour en mesurer l'enchantement paradoxal. Quand on regarde les photographies où on le voit en compagnie de Jean Selz sur une barque, on ne peut que noter l'incongruité de son pauvre costume contrastant avec la chemise blanche de son ami. C'est dans ce contexte à tous égards épouvantable que Benjamin continue d'écrire sur l'habitat et les traces, sur les souvenirs et l'austérité, sur l'expérience et la pauvreté, comme si rien de la catastrophe ne l'atteignait véritablement. Les premières esquisses de *Chronique berlinoise* sont là pour s'en convaincre : c'est le passé qui fait écran, c'est le passé qui s'interpose dans la compréhension du présent, dans la préfiguration de l'avenir. Face à la dissolution d'un monde dont Ibiza représente la figure parfaite, autant par la richesse de l'expérience que par la nécessité du langage, Benjamin ne voit d'autre issue que d'en retrouver les prémisses dans son enfance. Le monde qui vient

sera pauvre, « *le cours de l'expérience, écrit-il, a chuté* ». Lui aussi aura connu l'enchantement, lui aussi aura voyagé dans ses rêves, lui aussi aura connu la fantasmagorie qui seule peut compenser la fragmentation du réel, la désagrégation de la pensée.

On en retrouve l'écho dans ses lettres, magnifiques, à cet autre amour idéalisé et lointain, Gretel Karpus, l'épouse de Th. Adorno, avec qui il entretient une correspondance pleine de tous les désirs et de toutes les intimités. Dans le récit « Au soleil », qui s'ouvre avec l'évocation des dix-sept sortes de figes qui poussent sur Ibiza et dont il faut connaître les noms, Benjamin dessine un portrait adamique de l'île, où il laisse percevoir, une fois encore, sa fascination pour la doctrine kabbalistique du langage et le processus de la nomination du monde. Comment comprendre une passion aussi résolument engagée dans la fuite? Il confie à Scholem dans une lettre de juillet 1932 : « *Beaucoup de mes travaux, bon nombre d'entre eux tout au moins, sont des victoires de détail, mais à quoi correspondent des défaites à grande échelle.* » Sans illusions sur l'avenir, il se réfugie dans cette lecture de l'expérience pleine, dense, dont seul peut rendre compte le langage originare de la première nomination.

Le don de l'amour

Nous savons aujourd'hui, et Bruno Tackels le rappelle avec rigueur, que toute cette époque dans la vie de Benjamin se trouve en abîme sur le projet de son suicide, une résolution aussi mystérieuse que sa décision d'y renoncer. Un testament détaillé est même envoyé à un cousin, le docteur Wissing, où les volontés de Benjamin concernant son œuvre posthume sont rédigées avec précision. Ce projet peut être lu, comme tant de choses dans son œuvre, comme le désir de donner sa propre souffrance, de la léguer dans l'écriture. Tackels ne peut dire mieux quand il écrit : « *Toujours cet amour du don, don de l'amour. Un signe qui ressemble vraiment à une signature.* » Et c'est sans doute précisément cette résolution qui

déclenche tout le projet d'écriture autobiographique qui va occuper Benjamin durant son premier séjour sur l'île d'Ibiza. Évoquant l'idée d'une carte, d'un plan de ville, il parle de cartographier sa vie. Berlin devient dès lors non pas tant le cœur de la culture allemande que le foyer de sa propre vie, et la ville agit comme un prisme qui irise toute son enfance. Comment ne pas s'arrêter sur le fait que c'est le même écrivain qui s'engage dans la description du monde traditionnel et la transcription de ses légendes et qui, dans le même instant, s'abandonne au choc de son « moi profond » avec les images de son enfance berlinoise et le chaos qui s'annonce? Il y aurait aussi beaucoup à dire sur les dédicaces ratées de sa *Chronique berlinoise*, en particulier celle à Asja Lacis, déjà dédicataire de *Sens unique*, et celle à Fritz Heinle, ami de sa jeunesse fauché dans la guerre de 1914. Et voilà que surgit, comme le note si finement Bruno Tackels, la dédicace la plus inattendue : « *Pour mon cher Stefan* », son fils unique, si peu présent dans l'œuvre et dans la vie de Benjamin. La mort est à l'œuvre dans ce travail autobiographique et les promenades en barque avec la belle Olga ne peuvent rien là-contre, pas plus que les beautés somptueuses de l'île et la bonté de ses habitants. Rien ne l'expose davantage que la détresse de la filiation mise à vif par la dédicace.

Nous ne savons presque rien de sa relation avec Toet ten Cate, mais nous savons cependant que le séjour de 1933, à la différence du précédent, est marqué par l'imminence de la catastrophe. Benjamin sait maintenant qu'il ne reverra jamais l'Allemagne. Jean Selz a rapporté le souvenir de leurs soirées à Barcelone, dans ces bars de travestis où s'échauffe une autre humanité et si peu compatible avec la paysannerie idéalisée des villages majorquins, mais c'est surtout dans la correspondance avec Gretel Karpus que nous trouvons le témoignage de ces dernières semaines à Ibiza. Avec elle, écrit Tackels, il entretient un « *lien d'amour absolu et d'autant plus absolu qu'il est épistolaire* ». C'est à elle qu'il confie le rêve de perdition, que

Jacques Derrida a commenté avec tant de lucidité dans sa conférence de Francfort publiée sous le titre *Fichus*. C'est encore à elle qu'il s'abandonne comme un « *enfant adoptif* », c'est à elle qu'il peut livrer la vérité de la fin. Toutes les lacunes de cette correspondance, tout le non-dit, c'est Toet ten Cate qui les occupe, elle qui fut la figure ultime de l'ange féminin dans la vie

de Benjamin. Rencontrée par l'intermédiaire du jeune Noggerath, elle suscite chez lui une méditation sur l'amour où il exprime un espoir marqué du sceau de l'illusion : « *Dans tes bras, le destin cesserait pour toujours de me frapper* », lui écrit-il.

Considérée du point de vue de l'exilé, la vie sur Ibiza avait à la fois quelque chose du mythe robinsonien

Kent Monkman, *Si je t'aime prends garde à toi* (étude pour *Icon for a New Empire*), 2007
Acrylique sur toile, 91,44 x 60,96 cm.
Collection de George et Arlene Goldman.
Photo : Isaac Applebaum.



de l'insulaire échoué, comme Benjamin l'évoquera dans son récit « La haie de cactus », et quelque chose de l'utopie surréaliste, un regroupement d'intellectuels et d'artistes en sursis, une communauté crépusculaire hantée par le déclin, obsédée par la chute dans le vide. Que Benjamin se soit senti capable, et même intéressé, de participer à ces expériences sur le hachich, lui qui n'avait vécu que de livres et d'idées, ajoute à cette scène un parfum décadent que sa relation avec Jean Selz ne fait que mettre en évidence. Tous ceux qui l'ont rencontré à cette époque ont noté son état misérable; il n'avait plus de quoi payer sa chambre, encore moins pour manger, et devait compter sur l'amitié de quelques compatriotes pour le soutenir. Parvenu lui-même au fond de cet abîme, Benjamin trouve encore les ressources qui lui permettent d'idéaliser la misère, d'en faire le ressort fondamental de l'expérience et de l'authenticité. N'est-ce pas,

écrit-il dans cet essai magnifique, ce que propose la vérité de l'art insulaire, l'intégrité de l'habitat? Il faut ici relire cette lettre si belle, datée du 10 juin 1933, à Gretel Karpus, dans laquelle il raconte une excursion en compagnie du petit-fils de Paul Gauguin, Paul René, venu à Ibiza de Norvège où il était né en 1911. Nous connaissons peu de choses de cette ultime amitié ibizienne, sinon qu'elle donna lieu à deux récits, « Promenade sur le corso » et « La main heureuse ». Bruno Tackels la rapproche de l'amitié de jeunesse qui liait Benjamin et le poète Fritz Heinle, auquel il dédia un ensemble de sonnets après sa mort au champ de bataille et en fait presque un nouvel amour.

En juin 1933, Benjamin apprend la déportation en camp de concentration de son frère, Georg, il sait que l'Allemagne s'apprête à chavirer et quand il écrit sur la pauvreté, c'est d'abord pour dire que cette pauvreté exténue l'humanité et conduit à la

barbarie. Bruno Tackels fait observer que la hantise de la barbarie devient à compter de ce texte de 1933 le leitmotiv de sa réflexion finale. Cette hantise, il faut y insister, appartient à la perte de l'horizon, à l'extinction de toutes les illusions. On en reconnaîtra l'impitoyable dialectique dans ce jugement sur l'époque, et sur Brecht en particulier avec qui Benjamin se reconnaissait tant d'affinités : « *Les meilleurs esprits, écrit-il dans *Expérience et pauvreté, se caractérisent à la fois par un manque total d'illusions sur leur époque et par une adhésion sans réserve à celle-ci.* » C'est encore dans ce texte prophétique, écrit dans l'enchantement d'Ibiza et alors qu'aucun salut ne semble possible, que Benjamin prédit tout ce qui allait advenir et s'abattre sur lui : cet appauvrissement de l'humanité, cette fragmentation de l'expérience qui va contraindre les hommes à l'activité de résistance, « *pour survivre, s'il le faut, à la civilisation* ». Les ressources de cette résistance*

ne seront accessibles qu'à ceux qui accepteront d'explorer « *des possibilités radicalement nouvelles, fondées sur le discernement et le renoncement* ». Commentant ce passage où se joue le destin de toute préfiguration comme de toute annonce dans l'histoire, et que Benjamin conduira à résolution dans le texte de ses *Thèses sur la philosophie de l'histoire*, Bruno Tackels montre que la difficulté est ici que Benjamin « *revendique clairement deux manières d'être barbare, l'une qui appelle le désastre, l'autre qui le conjure* ». L'essentiel semble ici le renoncement, la brutalité de la perte érode de l'intérieur tout ce qui pouvait rester de l'aura du passé. Mais au cœur même du maëlstrom, Benjamin, infatigable, continue de penser. Qu'il puisse encore aimer, rêver et écrire sur les variétés des figues d'Ibiza n'est qu'une des énigmes de cette pensée captive du gouffre, dont l'ange de Paul Klee demeurerait pour lui l'image éternelle. ●

Olivia Boudreau, *Pelages*, 2007
Vidéo, couleur, sans son, 4 h 58 min. Collection de l'artiste.

